

SHIBASAKI Tomoka

*Jardin
de printemps*

Roman traduit du japonais
par Patrick Honnoré



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Haru no niwa*

© 2014, by Shibasaki Tomoka
All rights reserved

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Edition française publiée avec l'autorisation de Shibasaki Tomoka/
Bungeishunju Ltd., par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights
Français, Tokyo.
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1073-8

La femme passe la tête au balcon du premier étage et regarde quelque chose. Elle demeure ainsi, les deux mains posées sur le garde-fou, le cou en avant.

Tarô regardait, la main qui s'apprêtait à fermer la fenêtre en l'air, mais la femme ne bougeait pas le moins du monde. La lumière se reflétait dans ses lunettes à monture noire et empêchait de voir précisément la direction de son regard, bien que son visage restât orthogonal par rapport au balcon sur la maison du propriétaire, au-delà du mur en parpaings.

Vu d'en haut, l'immeuble est en forme de guillemets japonais, comme ceci \neg . L'appartement de Tarô se trouve dans la partie qui dépasse, au rez-de-chaussée. Tarô était en train de fermer le vasistas sur le jardin intérieur quand la silhouette de la femme sur le balcon à l'autre bout du bâtiment a attiré son regard. Jardin intérieur, c'est beaucoup dire, il s'agit tout au plus d'un espace assez vague de trois mètres de large où les herbes

folles poussent entre les dalles de ciment, et où il est d'ailleurs interdit de pénétrer.

Avec le printemps, le lierre a tout à coup envahi le mur de séparation en parpaings, entre l'immeuble locatif et la maison du propriétaire. De l'autre côté, un prunier et un érable qui ne sont plus entretenus étendent leurs branches par-dessus le mur. Et derrière les arbres se trouve une maison à un étage, assez vétuste en apparence, aux murs couverts de lattes jointives. On n'y voit jamais âme qui vive.

Il revint à la femme. Elle n'avait pas changé de position. De son rez-de-chaussée, à cause du mur de parpaings, Tarô ne voyait qu'une partie du toit de la maison du propriétaire, mais peut-être voit-on le rez-de-chaussée de l'étage, et même le jardin. Ceci dit, il ne doit pas y avoir grand-chose d'extraordinaire. Les plaques de tôle rouge du toit et les lattes brun foncé de la façade sont manifestement fatiguées. Voilà un an que la vieille dame qui y vivait seule est partie en maison de retraite. Elle paraissait en bonne santé quand il l'apercevait en train de balayer devant sa maison, mais elle faisait tout de même ses quatre-vingt-six ans, d'après les informations qu'il tenait de l'agent immobilier.

Au bout du toit, on voyait le ciel et les nuages. Il faisait si beau ce matin, maintenant des nuages se levaient. Masses de blancheur. Des nuages de plein été, bien qu'on ne fût qu'en mai. Tarô regarda les nuages gonfler et s'envoler. Dire qu'ils sont à des milliers de mètres de hauteur. Le contraste avec le

bleu profond du ciel était si puissant qu'il en avait mal au fond des yeux.

Tout en regardant les nuages, Tarô s'imagina marcher dessus. Il fait ça tout le temps, d'ailleurs. Il marche loin, très loin, avant d'atteindre le bord. Alors il pose les mains par terre et observe en bas. On voit la ville. Et malgré cet intervalle de milliers de mètres, il distingue avec une netteté parfaite chacune des ruelles enchevêtrées, chaque toit des maisons collées les unes aux autres. Les voitures, comme de minuscules insectes, glissent le long des voies, un avion petit modèle coupe par le travers l'espace entre lui et la ville. Comme une scène de dessin animé, parfaitement. Il n'y a personne derrière la verrière du cockpit. Aucun bruit. Non seulement en provenance de l'avion, mais de nulle part. Et quand il se remet lentement debout, il se cogne au plafond du ciel. Il n'y a personne.

Jusque-là, c'est une scène qu'il revoit tout le temps depuis qu'il est petit. Maintenant il regarde le balcon du premier, tout au bout. Il voit un fragment de carré blanc qui n'était pas là tout à l'heure. A un moment donné, la femme a dû appuyer une feuille de papier à dessin sur la rambarde, ah non, c'est un carnet de croquis. Pour dessiner les arbres, peut-être ? Son balcon donne au sud, l'auvent est très court. Il est deux heures de l'après-midi. Ça doit plutôt l'éblouir.

De temps à autre, la femme se penchait en avant. Alors il apercevait sa tête. Lunettes à monture noire

et cheveux coupés plus ou moins court, en allant un peu vite on pourrait dire au bol. Elle a emménagé en février. Il l'a aperçue plusieurs fois devant l'immeuble, la trentaine, comme lui, ou légèrement plus jeune si ça se trouve, d'après Tarô. De petite taille, et toujours à peu près le même genre de tenue, en t-shirt ou haut de training. La femme tend le cou devant le carnet de croquis. Elle penche la tête, se tourne vers ici. C'est alors que Tarô se rend compte que ce n'était pas celle du propriétaire en face qu'elle regardait mais la maison d'à côté, plus vers chez lui. La maison bleu clair.

Un cri aigu d'oiseau, un bruissement de feuilles résonnèrent. L'instant suivant, le regard de la femme croisa le sien. Avant même que Tarô ait détourné les yeux, la femme s'était rétractée, carnet de croquis compris. Il entendit le bruit de la porte-fenêtre à glissière qui se refermait. Elle n'est plus ressortie.

Le mercredi soir, en rentrant chez lui après le travail, il aperçut la locataire du premier dans l'escalier extérieur de l'immeuble. Pas celle qu'il avait vue sur son balcon quelques jours auparavant, sa voisine. Elle habite ici depuis longtemps, semble-t-il, une femme qui doit être plus âgée que sa mère à lui. L'immeuble où habite Tarô, le View Palace Saeki III, est composé de quatre appartements au rez-de-chaussée et quatre à l'étage, désignés chacun non par un numéro mais par un signe du zodiaque. En partant

du sien, le plus au bout à gauche de l'entrée de l'immeuble : Sanglier, Chien, Coq, Singe, et à l'étage : Mouton, Cheval, Serpent, Dragon. Comme cela est devenu la norme de nos jours, le nom des locataires n'apparaît nulle part, ni sur les plaquettes des portes, ni sur les boîtes à lettres. C'est la dame de l'appartement du Serpent, alors pour Tarô elle est Mme Serpent. Quand il la croise, elle lui dit toujours un mot, une personne bien affable.

Mme Serpent, qui surveillait du haut de l'escalier, descendit en calculant le moment où Tarô allait passer l'entrée. Elle a toujours les cheveux réunis en chignon sur le haut du crâne, elle porte des vêtements aux formes assez spéciales, sans doute confectionnés à partir d'anciens kimonos. Aujourd'hui elle est en chemise noire et pantalon-sac à motifs de tortues.

— Dites, vous n'auriez pas perdu votre clé ?

— Hein ? Ma clé ?

Sans réfléchir, Tarô regarda sa main. Qui tenait fermement sa clé.

— Celle-là...

Pourtant, la clé accrochée à un petit personnage en forme de champignon que Mme Serpent lui mit devant le nez lui disait quelque chose.

— Je l'ai trouvée par terre ce matin. Mais vous avez la vôtre, je vois.

— C'est la clé du bureau. De mon travail. Il me semblait bien l'avoir oubliée ici. Je vous remercie.

— Ah, tant mieux, parce que je m'inquiétais, vous comprenez, si on voit une vieille comme moi avec

une clé pareille, on pourrait se poser des questions. Je ne l'ai pas prise, c'est vrai, elle était par terre.

— Pas de souci, c'est très gentil à vous.

Mme Serpent s'approcha et lui tendit la clé. Tarô la prit. La toute petite Mme Serpent leva les yeux pour voir Tarô fourrer la clé dans sa poche intérieure.

— Mais alors vous n'avez pas pu travailler, aujourd'hui ?

— Si si. Il n'y a pas que moi au bureau, il y a les autres aussi.

— Ah bon, ah bon, bien sûr, suis-je bête. Je vous demande pardon.

— Mais non.

Tarô se souvint des *mamakari* marinés au mirin qu'il avait dans son sac, cadeau d'un collègue qui les avait rapportés d'un déplacement, mais de façon générale Tarô n'aime pas les poissons séchés.

— Tenez, ce n'est pas pour être quitte de votre gentillesse, mais s'il vous plaît...

Mme Serpent était ravie, elle adore ça. Ravie à un point qui en était presque gênant. Merci infiniment, merci infiniment, répétait-elle en remontant à l'étage par petits bonds.

Tarô regarda la clé que venait de lui remettre Mme Serpent. Il avait acheté le personnage en forme de champignon dans un distributeur de petits jouets sous capsule en plastique. Un *shimeji*. Mais il aurait dû y avoir un pleurote *eringy* avec. Il les avait accrochés justement ensemble pour qu'ils se voient, parce qu'il perd si facilement ses affaires. Il a dû se casser,

pensa-t-il, bien que l'anneau et le cordon aussi aient disparu. Je devrais peut-être y ajouter un grelot, pensa-t-il en se faisant réchauffer au micro-ondes un plat tout préparé, « bœuf mariné à la coréenne grillé au feu de bois ». Il ouvrit une canette de bière.

En rentrant la serviette de toilette qu'il avait mise à sécher, il en profita pour jeter un coup d'œil sur le balcon du Dragon. Il y avait de la lumière. Trois jours s'étaient écoulés depuis l'autre fois, il ne l'avait pas revue depuis.

Numazu, le collègue qui lui avait offert les *mamakari*, celui qui était en déplacement la veille à Okayama, avait pris son lundi pour partir trois jours deux nuits à Kushiro. Il s'était marié le mois dernier, alors il était allé là-bas rendre visite à la famille de son épouse. Celle-ci était fille unique, et comme elle possédait un nom de famille rare, le mois dernier c'est Numazu qui avait pris le nom de sa femme. Ils avaient bien une autre collègue qui continuait à utiliser son ancien nom, mais Numazu aimait tellement son nouveau nom qu'il avait fait refaire toutes ses cartes de visite. Tarô, lui, n'était pas encore habitué et continuait à l'appeler Numazu.

A la pause de midi, après avoir fait sa distribution de *mamakari* d'Okayama et de saumon de Hokkaidô, Numazu avait expliqué à Tarô qu'il avait changé son nom, oui, mais qu'il n'était pas sûr d'aller jusqu'à intégrer leur caveau familial. Sa maison à lui se trouvait à Shizuoka, dans une ville de pêcheurs, pas Numazu, tout de même pas, ce n'est pas parce qu'il s'appelait

Numazu, et comme il s'était toujours imaginé avoir une tombe dans un temple entouré de vergers de clémentiniers, avec le soleil couchant comme ça en oblique, quand il avait vu ce cimetière au milieu d'une forêt qui devait être glaciale en plein hiver, il avait trouvé ça vraiment trop lugubre. Comment elles font, les femmes, pour accepter d'entrer dans le caveau familial de leur époux sans y trouver à redire ? Elles n'ont pas peur de se sentir intimidées au milieu de tous ces gens qu'elles ne connaissent pas ?

Tarô lui avait répondu, très sérieusement :

— Au début, il faut faire preuve d'esprit d'adaptation, mais il y a des alternatives, je pense. On peut se faire enterrer au pied d'un arbre, ça existe. Mon père, par exemple, il a voulu qu'on disperse ses cendres.

— Eh bien dans ce cas, moi, je veux être enterré dans le jardin de ma maison de famille. A côté du chien que j'avais quand j'étais petit, Cheetah il s'appelait, c'est là qu'on l'a enterré.

Le bâtard qu'avait ramassé le frère aîné de Numazu avait une sorte de dessin noir au coin de l'œil comme un guépard, alors ils l'avaient baptisé Cheetah, il adorait les os de poulet, quelle histoire quand il le suivait jusqu'à l'école ! En prenant de l'âge, avec sa patte folle, il ne pouvait même plus faire sa promenade, mais il avait vécu une longue et belle vie, attention, et comme il était devenu plus grand que prévu, cela avait été un vrai cauchemar pour lui creuser un trou et l'enterrer, et voilà comment les onze années de la vie bien remplie de Cheetah se

trouvaient résumées en cinq minutes. Le tout plusieurs fois entrecoupé de larmes.

— Si on laisse les os entiers, ça tombe sous le coup d'abandon de cadavre, c'est pour ça qu'il faut les réduire en poussière.

— Et vous l'avez fait ?

— Ça a été d'un dur ! On a eu du mal.

— Moi je croyais que la crémation les rendait poreux.

Le père de Tarô avait les os solides, et presque pas de caries. Il aurait pu facilement atteindre les quatre-vingts ans avec encore une bonne vingtaine de dents et voilà qu'il était mort avant d'atteindre les soixante. Cela faisait bientôt dix ans. Ce qui par la même occasion voulait dire que Tarô habitait Tokyo depuis bientôt dix ans, tiens.

Tarô avait apporté avec lui d'Osaka le mortier et le pilon avec lesquels il avait réduit en poudre les os de son père, qui s'étaient avérés plus solides qu'il n'avait cru. Ils étaient toujours là, dans son appartement. Même pendant les trois années où il avait vécu avec celle dont il avait divorcé trois ans plus tôt, il les avait gardés ensemble, le mortier et le pilon, rangés au fond du placard à vaisselle. Un jour, je vais me tromper et m'en servir pour la cuisine, si c'est si important pour toi, pourquoi tu ne les ranges pas comme il faut quelque part ? lui avait dit à plusieurs reprises son ex-femme. Il n'en avait rien fait. Il ne savait pas ranger ses affaires comme il faut et il craignait de ne plus se rappeler où il les avait mis, et puis

s'il ne les avait pas à portée de vue, il risquait d'oublier que son père était mort. De temps en temps, il se demandait s'il ne les avait pas oubliés, et son père, et sa mort.

— Qu'est-ce que je devrais faire ? Se mettre à y réfléchir quand on est mort, c'est trop tard, n'est-ce pas ? A Kushiro, il fait trop froid. D'accord, c'est comme ça, c'est la nature, mais quand même, moi, le froid, ce n'est pas mon truc.

Quand on est mort, on n'a pas froid, avait failli lui répondre Tarô, mais tout à coup il avait compris qu'en fait Numazu ne s'adressait pas à lui. Il ne faisait que formuler quelque chose qui flottait à la surface de son cœur, mais à vrai dire il n'attendait aucune réponse. Deux autres se trouvaient à ce moment-là au bureau, un appartement dans un immeuble résidentiel moderne, ils avaient nécessairement entendu leur conversation mais aucun des deux n'était intervenu.

Comme cadeau de Kushiro, Numazu avait ramené du saumon, que Tarô fourra au fond du placard à vaisselle. Puis il vérifia ce qu'il avait là-dedans. En fait de placard, ce n'était qu'une bibliothèque dont il avait détourné le haut à partir de la troisième étagère en placard à vaisselle. Le mortier et le pilon, il les avait achetés dans un hypermarché le surlendemain des funérailles de son père. Il avait regretté d'avoir pris un mortier à miso, impossible de récupérer toutes les cendres qui s'étaient coincées dans les rainures. Et il n'avait pas osé le nettoyer sous l'eau. Ce qui expliquait pourquoi il restait aujourd'hui

encore un peu de poussière blanche dans les rainures qui ressemblaient à des sillons faits avec un peigne. On ne la voyait pas mais il devait encore en rester. Les cendres de son père étaient déposées en partie dans le caveau de son village natal et en partie sur le côté de l'autel domestique de la maison familiale. Ce qu'il avait réussi à réduire en poudre avait été dispersé au large d'un cap quelconque où son père aimait aller pêcher. Le vent les avait soufflées, les vagues les avaient emportées, et elles avaient disparu. Des particules qui, à l'origine, venaient des mêmes os que la poussière coincée dans le mortier à broyer. Quelle partie de son père était-ce ? Était-il possible que ces bouts de machins blancs et durs aient vraiment fait partie du corps de son père ? Ils avaient bougé, marché, s'étaient assis, vraiment ? Une fois, à l'école primaire, Tarô s'était blessé en se cognant la tête contre une barre en fer, tous ses camarades de classe l'un après l'autre étaient venus voir l'os, finalement il était le seul à n'avoir rien vu, aujourd'hui encore il le regrettait.

La bière était trop froide. Depuis quelque temps, le frigo qu'il avait acheté dans un magasin de recyclage faisait un drôle de bruit.

Le vendredi matin, en ouvrant la porte pour aller au travail, Tarô entrevit la femme de l'appartement du Dragon qui passait devant l'immeuble. La porte n'était qu'entrouverte, sans doute ne l'avait-elle pas

remarqué car elle poursuivit son chemin en regardant devant elle. C'est-à-dire dans la direction opposée à la gare. Après réflexion – quel genre de réflexion, ce n'était pas très clair dans sa tête mais après réflexion tout de même – Tarô partit dans la même direction qu'elle.

La femme longea lentement le mur construit exactement à la limite du terrain voisin, entourant la maison d'à côté comme un immense coffre-fort, puis tourna au coin à droite. Tarô la laissa tourner, puis s'avança également jusqu'au coin. Le coffre-fort en béton devait abriter un jardin intérieur, seule une toute petite fenêtre donnait sur l'extérieur. Tarô avait déjà vu sortir un 4x4 de marque anglaise du garage dont le rideau métallique était actuellement fermé, mais il n'avait jamais vu les occupants. En arrêt au coin du mur de béton, il observa la direction que la femme avait prise.

Elle était arrêtée devant la maison bleu clair située juste après le coffre-fort en béton. Tout son corps de petite taille tendu en avant, elle essayait de voir par-dessus le mur. Elle tendit le cou, balança la tête de droite à gauche, puis se remit à marcher, toujours tournée vers la maison bleu clair. Elle portait un tee-shirt froissé, un pantalon de survêtement, et un bonnet de tricot qui semblait surtout avoir pour raison d'être de cacher ses cheveux pas coiffés. Manifestement la tenue de quelqu'un qui ne s'imagine pas qu'on puisse le regarder. Avec ses lunettes et son bonnet, elle avait franchement l'air suspect. Puis elle tourna à droite le long de la clôture blanche.

La maison bleu clair s'imposait à la vue, c'est un fait. C'était une construction dans le style occidental. Les lattes horizontales de la façade étaient peintes dans un lumineux bleu clair. Une pointe de pique ornait le sommet du toit de tuiles brun-rouge à quatre pans comme une pyramide aplatie.

La clôture blanche qui l'entourait présentait un motif d'écailles de poisson réalisé à la truelle. De la rue on ne voyait que l'étage. A gauche un balcon, à droite deux petites fenêtres verticales. Leur encadrement peint dans le même brun-rouge que le toit.

Le portail noir en ferronnerie ouvragée dessinait des ronces, et sur le côté de la porte d'entrée que l'on apercevait se trouvait un vitrail au décor de plantes, des iris européens ou japonais, Tarô n'aurait pas su dire, dans des nuances de bleu, de vert et de jaune. De son appartement, Tarô voyait exactement la partie opposée à l'entrée de cette maison. De son côté aussi il y avait une petite fenêtre avec un vitrail, représentant des libellules rouges stylisées.

Tarô avait pensé aux « maisons des étrangers » à Kôbe qu'il avait visitées lors d'une sortie scolaire quand il était au collège, mais en comparaison, la maison bleu clair manquait un peu d'unité, lui semblait-il. Au premier abord, le bâtiment exprimait clairement à la fois un style et une époque, mais quand on le regardait plus longuement, on avait l'impression que tout cela, le toit, les murs, les vitraux, la clôture, le portail, les fenêtres, n'était qu'un assemblage d'éléments disparates.

Sur une plaque de verre à droite du portail était gravé : *Morio*. En principe, cela faisait un certain temps que la maison était vide, presque un an. Quand ces gens-là avaient-ils emménagé ? A côté de la porte d'entrée se trouvaient un vélo d'enfant et un tricycle. Une voiture de petite cylindrée d'un bleu clair très proche de celui de la maison était garée sur l'une des deux places de parking devant la clôture, à gauche du portail.

Le jardin occupait environ un tiers de la propriété. Comme il était du côté opposé par rapport à l'immeuble locatif, Tarô n'en voyait rien depuis chez lui. L'arbre au coin du parking, à l'intérieur de la clôture, c'était un lilas des Indes. A la vue du tronc lisse dénudé par plaques, même Tarô l'avait deviné tout de suite. Un peu plus loin on pouvait apercevoir deux arbres à feuilles caduques, l'un de taille moyenne, l'autre plus petit. Tarô passait rarement devant cette maison, mais il se souvenait que le lilas des Indes avait des fleurs mauves, l'arbre moyen, des fleurs blanches de prunier, et le plus petit, des fleurs qui faisaient penser à un prunus.

A hauteur du lilas des Indes, Tarô s'arrêta de nouveau et jeta un œil sur la droite, là où la femme avait tourné. Elle était en train de tourner une nouvelle fois à droite au coin suivant, une trentaine de mètres plus loin. Droite, droite, droite. Autrement dit, elle retournait aux appartements.

L'immeuble de Tarô faisait partie d'un pâté de maisons encadré de rues à peine assez larges pour une

voiture. Quatre bâtiments étaient construits dans ce carré, ce qui, vu d'en haut, donnait à l'ensemble l'apparence du caractère *ta* 田, « rizière ». En plaçant la résidence où habitait Tarô en haut à gauche, on trouvait à sa droite le coffre-fort de béton qui délimitait exactement sa parcelle, en bas à droite la maison bleu clair à étage de style occidental, et en bas à gauche la vieille maison en bois du propriétaire.

La femme semblait donc faire exprès le tour de ce pâté de maisons en forme du caractère « rizière ».

Tarô tourna à son tour à droite. En levant les yeux vers la maison bleu clair, il vit que le balcon aussi bien que les fenêtres à ouverture verticale étaient fermés par des stores blancs. Ni linge à sécher, ni barre à étendage sur le balcon.

Quand il eut marché jusqu'au portail de la maison du propriétaire, à l'angle suivant, il vérifia du côté où la femme était partie. Comme prévu, elle était en train d'entrer dans leur immeuble. Un monospace était garé devant le portail du propriétaire. Sur la carrosserie blanche, on pouvait lire les caractères DAY SERVICE. La vieille dame serait-elle rentrée de sa maison de retraite ? A moins qu'il ne soit arrivé quelque chose ? Tarô resta là un moment, mais il n'y eut aucun mouvement d'entrée ni de sortie, ni aucun bruit d'aucune sorte. Il ne tourna pas, et continua tout droit vers la gare.

Quand il la vit la fois suivante, c'était un samedi, le soir était déjà tombé depuis un certain temps. Il y avait une petite bruine, mais l'occupant de l'appartement voisin de Tarô, le Chien, déménageait depuis le matin, et comme l'immeuble était en bois, le bruit l'avait empêché de faire la sieste. Le calme était enfin revenu et Tarô, vautré sur le tatami, commençait à somnoler, quand l'interphone sonna.

On entendait les voix dans le couloir par la fenêtre de la cuisine, mais puisqu'il y avait un interphone, il répondit par l'appareil. C'est votre voisine du premier, fit une voix. C'était Mme Serpent.

Il ouvrit et vit que la femme se trouvait là elle aussi, en retrait par rapport à Mme Serpent. La voisine de Mme Serpent, la locataire du Dragon.

— Bonsoir !

Tarô faillit perdre ses moyens face au sourire et à la voix enjouée. La femme avait toujours ses lunettes à monture noire et n'était pas maquillée, mais ses cheveux étaient coiffés et ses vêtements coordonnés un minimum, tee-shirt blanc, cardigan bleu, pantalon bleu marine.

— En vous remerciant pour les *mamakari*.

Mme Serpent lui mit dans les mains une boîte plate emballée dans un papier à fleurs. Mme Dragon se contenta d'acquiescer en mettant un sourire sur son visage. En les regardant toutes deux aussi petites l'une que l'autre, Tarô eut l'impression qu'elles lui évoquaient quelque chose, et à force de chercher dans sa tête, il se souvint du conte traditionnel des

Jizô reconnaissants¹. Mme Serpent regarda Tarô puis Mme Dragon.

— C'est que nous ne sommes plus que quatre dans l'immeuble. Il faut se serrer les coudes !

Cela remontait à mars, l'agence immobilière l'avait informé que la propriété du View Palace Saeki III, immeuble déjà âgé de trente et un ans, avait été transférée au fils, qui avait officiellement pris la décision de le faire démolir, et que par conséquent il était vivement invité à déménager avant l'expiration de son contrat de location. Le crépi couleur crème n'avait pourtant pas l'air si vieux pour une construction de cet âge, et les canalisations d'eau étaient encore en bon état, c'est bien dommage, pensait-il. Et puis, songer qu'une maison qui était plus jeune que lui devait être détruite parce qu'elle était trop vieille, cela faisait pitié.

Tarô avait emménagé trois ans plus tôt, et avait renouvelé son bail pour deux ans l'année précédente en juillet, donc pour lui, cela voulait dire jusqu'à juillet de l'année prochaine.

Les autres résidents, peut-être parce que dans leurs contrats un dédommagement leur était dû en cas de résiliation du bail, étaient tous partis les uns après les autres, Cheval, Mouton, Coq, avant la fin du pont du mois de mai. Chien, un homme d'une

1. Un vieil homme pauvre se prive des chapeaux de paille qu'il devait vendre en ville et même du sien pour couvrir des statues de *Jizô* (divinité bouddhique) qui prennent la neige. Le lendemain, en reconnaissance, les *Jizô* apportent des présents chez lui.

quarantaine d'années à lunettes en acier et à l'air toujours morose, lui avait dit un jour dans le couloir qu'il suffisait de refuser de partir pour faire grimper le montant des indemnités de résiliation. Mais finalement il était parti sans rien dire, même pas au revoir. Restait l'appartement du Singe où habitait un jeune couple, mais ceux-là ne disaient jamais rien à personne, à part les cris de dispute qu'on entendait parfois sortir de chez eux.

— Eh bien, si vous voulez, il en reste encore un.

Tarô alla chercher le saumon dans sa cuisine, mais comme il n'en avait qu'un sachet, après l'avoir montré, il hésita s'il devait le donner à Mme Serpent ou à Mme Dragon.

— Moi j'ai eu celui de la dernière fois, alors je vous en prie, c'est pour vous.

— Oh, merci infiniment ! J'adore ! C'est vachement bon avec du saké, n'est-ce pas ?

Il laissa le ton légèrement déplacé de Mme Dragon se faire absorber par le ciment humide à ses pieds.

— Et si vous avez un problème, dites-le, d'accord ? Dites-le, vraiment. N'hésitez pas, surtout, sans faute, répéta Mme Serpent pendant que Mme Dragon, un sourire forcé sur ses lèvres, retournait à l'étage.

Dans le paquet de Mme Serpent il découvrit un assortiment de dosettes de café. Ce serait parfait pour le bureau alors il l'apporterait, se dit-il.

Il fallait quinze minutes à pied pour aller de l'appartement de Tarô à la gare la plus proche. Il regrettait

parfois de ne pas avoir cherché quelque chose de plus près, mais quand il avait trouvé celui-ci, il était en plein divorce, il devait quitter son logement sans traîner, et puis il faisait tellement chaud qu'il n'avait pas envie d'errer plus longtemps. Cet appartement, le premier qu'il avait visité, répondant pour l'essentiel aux critères qu'il recherchait et le loyer s'avérant plutôt bon marché, il avait pris sa décision sans tergiverser. La limitation du bail à deux ans lui convenait aussi, il n'aurait qu'à redéménager une fois que sa vie et son travail auraient retrouvé un rythme normal et c'est tout. Sauf qu'évidemment, à expiration, avec son penchant à tout laisser tomber au moindre effort, dame, déménager, c'est crevant et ça coûte des sous, il avait renouvelé le bail de l'appartement du Sanglier du View Palace Saeki III. Tarô a tendance à tout trouver *gonflant*. Non pas qu'il soit dépourvu de curiosité, mais plutôt que de se forcer à obtenir quoi que ce soit d'intéressant ou d'heureux, il préfère systématiquement rester peinard et sans ennui. Et les ennuis lui tombent dessus quand même.

Les rues autour du View Palace Saeki III sont très compliquées. Non pas qu'il croyait complètement ce qu'on disait, qu'à l'origine les GPS de voiture avaient été inventés pour ne pas se perdre dans l'arrondissement de Setagaya, mais ici on ne trouve pour ainsi dire rien qui ressemble à un quadrillage standard façon plateau de go, comme dans la ville où Tarô a vécu jusqu'à ses vingt-trois ans. Le fait est qu'il y a au contraire pléthore de sens uniques et d'impasses.

Impossible d'aller en ligne droite de l'appartement jusqu'à la gare. Quel que soit le chemin choisi, il faut faire des détours. A tout prendre, les trajets que l'appli de son smartphone avait calculés n'étaient pas si différents de ceux qu'il avait repérés au jugé. Il y en avait trois, et pour aller au bureau, il empruntait l'un ou l'autre au gré de son humeur.

A un moment donné, au milieu du chemin numéro trois, il y avait une étroite ruelle. Quand il avait vu quelqu'un qui promenait son chien shiba s'engager dans cet espace si resserré que l'on pouvait toucher les deux côtés en étendant les bras, il s'était décidé à aller jeter un coup d'œil. Des plaques de ciment affaissées vers le milieu se suivaient le long de la ruelle. C'était le dallage de couverture d'une conduite souterraine. Cela l'intéressait depuis qu'il avait suivi une émission à la télé sur les rivières enterrées et les vestiges qu'il en reste dans les villes. Dans le voisinage, il y avait une allée piétonne boisée, il suffisait de regarder sur le plan pour imaginer l'ancien tracé serpentant de la rivière qui avait été comblée. Mais ici, la couverture de ciment s'arrêtait net au bout de la ruelle. D'après le plan, il ne semblait pas y avoir trace d'un ancien cours d'eau aux alentours. Il s'était dit alors que cela devait être un canal de collecte des égouts, mais, quelques jours plus tard, à quelque distance de là, il avait remarqué un carrefour qui n'était pas exactement dans l'alignement. Un jour de congé, il était allé y voir de plus près et avait trouvé une ruelle qui continuait en oblique. Des deux côtés

d'une courbe douce, plusieurs maisons traditionnelles en bois de type *hiraya*, de plain-pied, étaient encore debout. La ruelle sombre se terminait sur une maison où l'on voyait des sacs-poubelles et des vieux futons entassés devant l'entrée et à l'intérieur par les fenêtres, avant d'aboutir à une cour d'école. Il s'était accroupi et avait perçu le faible bruit d'eau d'une canalisation. Cela aussi, c'était quelque chose qu'il avait vu à la télé une fois où il l'avait laissée allumée toute la nuit, quand les inspecteurs vérifient les fuites sur les canalisations souterraines. Ils posent contre l'asphalte un appareil qui ressemble à un stéthoscope au bout d'un long câble et ils captent avec des écouteurs les moindres bruits. C'est comme ça que la nuit, pendant que la ville dort, ils détectent dans les rues là où il y a des fuites. Qu'ils étaient virils et beaux, ces hommes qui finissaient de travailler quand les autres finissaient de dormir !

Voilà le métier qu'il aurait dû faire. Inconnu du commun des mortels, et pourtant indispensable pour préserver les conditions de vie de leurs concitoyens.

Jusqu'à son divorce, Tarô était coiffeur. Comme il était responsable d'un des salons du groupe géré par le père de son ex-femme, en divorçant il avait aussi perdu son travail. Son beau-père était un chic type, il avait dit que sa relation avec sa fille et ses capacités professionnelles étaient deux choses distinctes, et il avait proposé de lui confier un autre salon dans une autre préfecture. Mais cela faisait plusieurs années que son mal au dos empirait, et c'est toute cette vie

qui commençait à lui peser, alors en définitive il avait envie de tout changer, même de travail. Alors quand il était rentré au pays à l'occasion de la cérémonie pour la septième année du décès de son père, et qu'il avait appris que le frère aîné d'un de ses anciens camarades de classe recherchait des commerciaux pour la société qu'il avait fondée à Tokyo, il avait posé sa candidature. Et cela faisait trois ans qu'il travaillait dans cette entreprise qui sous-traitait pour des agences de publicité des outils d'aide à la vente ou des stands pour des salons. Même si les domaines étaient assez éloignés, il s'était aussi occupé du marketing quand il tenait son salon de coiffure. Quant à se déplacer d'un endroit à un autre au lieu de toujours rester attaché au même lieu, c'était tout nouveau tout beau pour lui. Recevoir un salaire fixe tous les mois simplement en allant travailler tous les jours et en faisant ce qu'on lui disait de faire, même s'il gagnait moins qu'avant, c'était tout de même plus facile que de garder toujours un œil sur le chiffre d'affaires du mois, le nombre de clients, faire bien attention à la façon de traiter les employés, et plaire au beau-père qui était aussi le patron, pendant toutes ces années quasiment sans un seul jour de congé.

Quelque temps auparavant, au cours d'un meeting dans une entreprise d'importation de produits alimentaires concernant la campagne d'ouverture d'un nouveau point de vente, il avait appris que son interlocuteur avait lui-même habité tout près du View Palace Saeki III dans le passé.

— Il y a pas mal de stars qui habitent dans le coin, non ?

— Il paraît, c'est vrai.

L'homme avait cité plusieurs noms à titre d'exemple. Parmi eux figuraient un acteur âgé surtout connu pour ses prestations dans la série télé « Soixante minutes de suspense » ou au théâtre, et une chanteuse de chansons réalistes *enka* dont les problèmes de dettes faisaient jaser. Tarô avait retourné des « ah bon... » et des « eh bien... » pour faire montre de son intérêt.

Dans le chemin numéro deux, devant un portail il était justement tombé sur une plaque portant l'un des noms qu'il avait entendu prononcer cette fois-là. C'était un acteur de l'ancienne génération, un de ceux que Tarô regardait dans son enfance, qui incarnait le personnage principal de certaines séries de science-fiction *tokusatsu*. Un bâtiment à trois niveaux, les murs couverts de carrelage blanc, toute la partie gauche de forme cylindrique. L'une des fenêtres, qui respectait la forme du tube, était ouverte, mais étrangement, elle ne donnait pas l'impression que quelqu'un habitait là. Si la star en personne était apparue, il en aurait été à peine surpris, alors qu'à l'époque, il se souvenait, s'il avait rencontré par hasard près de chez lui en vêtements ordinaires celui qu'il voyait dans le poste dans le costume de son rôle, plus que de la joie il aurait surtout ressenti une grande confusion. Certes, il aimait les histoires d'aventures et de héros *tokusatsu*,

mais dans l'ensemble il avait plutôt été de ces enfants qui aiment bien rigoler quand ils trouvent quelque chose qui cloche dans l'histoire. A la maternelle, il avait réussi à faire pleurer un des enfants qui croyaient que les héros existaient pour de vrai en lui disant que c'était rien que des bobards. Tarô avait grandi à Osaka, et il pensait que ce qu'on voyait à la télé, c'était quelque part très loin, sans aucun rapport avec l'endroit où il vivait. La ville où ça se passait ne ressemblait pas du tout au quartier où il habitait, un secteur gagné sur la mer entouré d'usines, et puis ils ne parlaient même pas comme lui. C'est pourquoi ces histoires ne lui faisaient absolument pas peur et il pouvait en rire. Alors, si ce monde-là s'était trouvé exister dans sa ville à lui ? Il n'aurait plus été capable de distinguer le vrai du faux, il n'aurait plus osé sortir de sa chambre, certainement. Comment faisaient-ils, les enfants qui avaient grandi ici, pour ne pas tout mélanger ?

La fameuse maison bleu clair était peut-être aussi la maison d'une star, pensa Tarô. La femme du Dragon était peut-être une fan inconditionnelle de la star, ou lorgnait simplement par attrait du sensationnalisme. Dans les deux cas, c'était nul.

En pleine nuit, Tarô se réveilla aux croassements des corbeaux. Il avait envie de dormir, alors il garda les yeux fermés. Il entendait aussi les tressautements des pattes des corbeaux. Ils marchaient sur le toit de

la maison du propriétaire. Il faut sortir les poubelles, se dit Tarô. Les corbeaux savaient mieux que lui les jours de ramassage des déchets non recyclables. Alors les corbeaux voient et volent dans le noir maintenant ? Ça doit être pour pourchasser la chouette qui a peint leurs ailes en noir. Un conte qu'il avait dû lire quelque part. Tarô se rendormit, de vagues souvenirs d'école maternelle dans la tête.

Le lendemain étant un samedi, il resta au lit jusqu'à dix heures. Il avait laissé passer l'heure de sortir les poubelles. Il mangea le petit pain à la bardane que le patron lui avait donné en remerciement du café qu'il avait apporté au bureau, puis resta couché sur les tatamis. Quand il était petit, s'il restait vautré sur les tatamis tout de suite après manger, les parents lui disaient toujours qu'à force il allait devenir une vache. Et comme il était du signe du Taureau, qu'il avait les mâchoires proéminentes, il s'attendait à devenir une vache un jour ou l'autre, bien que les cornes ne lui eussent pas encore poussé.

Les corbeaux croassaient sans arrêt du côté de la maison du propriétaire. Dès que les corbeaux sont là, on n'entend plus aucun autre oiseau. Il faisait beau. On voyait le ciel à travers la moustiquaire du balcon. Découpé en petites parcelles par le filet de la moustiquaire, on aurait dit un écran à cristaux liquides basse définition.

Il y eut un bruit. Au début, il pensa que c'était le vent, ou les corbeaux, ou un chat, puis il comprit que ce n'était pas ça parce que ça ressemblait plutôt à un

bruit de pierre cognée sur le béton ou quelque chose de ce genre. Il se leva et, en s'approchant du balcon, aperçut une forme humaine au-dehors.

Dans le jardin intérieur envahi d'herbes. Là où le mur de parpaings s'arrêtait, juste à la limite entre la maison du propriétaire, la maison bleu clair et le coffre-fort de béton, il y avait une femme en jean et haut de training. La Mme Dragon du premier. Elle avait apporté deux parpaings de quelque part et les avait posés l'un sur l'autre pour faire un marchepied, avait passé les bras par-dessus le mur, et maintenant elle essayait de grimper. Mais le lierre qui couvrait le mur avait pris tellement d'ampleur, avec les branches de l'érable qui dépassaient par-dessus le marché, qu'elle en était pour ses frais et agitait les jambes sans trouver une prise.

— Dites... la héla Tarô en sortant sur son balcon. Je crois que c'est un peu interdit, d'entrer ici.

Mme Dragon se retourna et resta quelques secondes à dévisager Tarô d'un air inexpressif, puis, très vite, arbora un sourire contraint.

— Ah, oui, vous avez raison !

Elle vint sous le balcon.

— S'il vous plaît... je voudrais vous demander un service, je peux ?

Ça y est, voilà les ennuis, pensa Tarô. Rendre service, ça ne mène jamais nulle part, et « je peux ? » en général, ça ne laisse pas vraiment le choix.

— Là-bas... Je voudrais vérifier quelque chose, là, cette maison, je voudrais voir, vous comprenez ?

Mme Dragon désignait la maison bleu clair de style occidental, de l'autre côté du mur envahi par le lierre.

Tarô ne répondit rien et regarda dans la direction indiquée.

— En réalité, je me demandais si je ne pourrais pas regarder de ce balcon-ci, celui-là, voyez-vous. Parce que je suppose que c'est de l'appartement du dessus qu'on doit voir le mieux, mais puisqu'ils ont déménagé, hein ? Non non, ce n'est absolument pas pour préparer un cambriolage ou pour espionner. C'est juste parce que, bon, en fait, j'adore cette maison, c'est tout.

La maison.

Tarô voyait l'arrière de la maison, en oblique. Les murs bleu clair, le toit de tuiles brun-rouge. Des oiseaux piaillaient mais on ne les voyait pas.

— C'est chez quelqu'un, ça.

— Ah, mais ce n'est absolument pas, absolument pas quelque chose de mal. C'est juste que c'est une maison magnifique, et je, pour mon travail je fais des dessins et j'aurais besoin de vérifier, pour référence, juste.

— Des dessins, moi vous savez...

— Je ne vous dérangerai pas.

— Bon... Allez, venez, répondit Tarô brièvement.

Ça le gonflait de discuter. Même quand il sentait que ce serait encore plus gonflant après, il choisissait toujours de se débarrasser de ce qui le gonflait devant son nez. C'est l'un des aspects de son caractère que son ex-femme avait mis en avant lors du divorce.

Mme Dragon le remercia, transporta les parpaings sous le balcon et escalada la rambarde. Tarô rentra dans la pièce et recula d'un pas, pour montrer qu'il ne voulait pas être mêlé à cette histoire. Il avait cru que Mme Dragon avait comme lui dépassé les trente ans, mais à la lumière du jour et à distance rapprochée, il avait l'impression que ses traits étaient fatigués, ou, si on peut dire, que ce visage avait épuisé sa jeunesse, bref elle avait l'air plus âgée que lui. Même si physiquement, il était difficile de lui donner un âge. On lui aurait dit qu'elle avait la quarantaine ou qu'elle était lycéenne, il aurait pu croire aussi bien l'un que l'autre. En l'absence de maquillage, la seule chose que l'on remarquait chez elle, c'était ses lunettes à monture noire.

— Là, c'est la fenêtre sur le palier de l'escalier, commenta Mme Dragon encore assise sur la rambarde, en montrant du doigt la maison bleu clair.

La petite fenêtre à peu près à mi-hauteur entre le rez-de-chaussée et l'étage. Avec le vitrail aux deux libellules rouges stylisées. Tarô avait l'impression d'avoir récemment aperçu de la lumière à cette fenêtre, mais ne s'en souvenait pas avec précision. Mme Dragon se déplaça jusqu'à l'angle de la rambarde, posa une main contre le mur et se mit debout avec force précautions, puis montra un endroit au fond, à la limite du terrain du coffre-fort en béton. Tarô sortit sur le balcon et regarda dans cette direction, mais c'était trop sombre pour y voir grand-chose.

— Et celle-là, je pense que c'est la fenêtre de la salle de bain. Mais on n'y voit pas aussi bien que je l'espérais, je suis désolée, dit Mme Dragon en descendant de la rambarde, côté appartement.

— Tiens tiens !

Se tournant vers la voix, il vit Mme Serpent à moitié penchée au-dessus de son balcon au premier. Mme Serpent fit un signe de tête avec un sourire entendu. Elle restait à les regarder d'en haut. Elle se rétracta quand Tarô lui eut rendu son salut.

Sans changer particulièrement d'expression, Mme Dragon s'épousseta les bras et les genoux, ôta ses chaussures de sport et pénétra dans la chambre de Tarô sans même lui demander la permission.

— On peut sortir sur le pas de la porte ? Le lycée où j'allais était juste à côté d'un commissariat de police, quand un garçon et une fille se trouvaient seuls dans une salle de classe, ils téléphonaient aux profs. Ils avaient une imagination galopante, vous ne pensez pas ?

Tarô se demanda ce que cette histoire venait faire là. Mais pour éviter que le silence ne devienne gênant, il ouvrit la bouche.

— Quel âge a Mme Serpent, d'après vous ?

— Mme Serpent ?

— Parce qu'elle habite l'appartement du Serpent...

— Ah, je comprends...

Mme Dragon connaissait l'âge et le vrai nom de Mme Serpent, elle les lui apprit. Mais ce nom parut

incongru à Tarô, qui trouvait que « Mme Serpent » lui allait mieux. En prime, il apprit qu'elle était Scorpion. En entendant l'âge de Mme Serpent, instantanément, Tarô pensa, ah, elle est née la même année que mon père, alors. Il ne se souvenait pas de la date de naissance exacte de son père, mais il ne s'était jamais trompé sur son âge. C'était l'année de la fin de la guerre, alors chaque été, on revoyait ces chiffres écrits un peu partout. Depuis que son père était décédé d'une hémorragie méningée, ce n'était plus qu'un âge fictif, de toute façon. Sa mère, qui avait juste dix ans de moins, allait bientôt le dépasser. Il était né en février, et donc Mme Serpent était née neuf mois plus tard. Mais son père aurait toujours cinquante-neuf ans. Tant qu'il était vivant, il lui semblait évident qu'il deviendrait vieux, mais maintenant il n'arrivait pas à l'imaginer comme un « grand-père ». Tarô repensa au mortier et au pilon dans le placard à vaisselle. A présent, c'était ce qu'il possédait de plus proche de son père. Alors même que son père ne les avait jamais connus.


— Ah, alors j'aurais dû prendre l'appartement du rez-de-chaussée ! Je m'appelle Nishi 西, et au rez-de-chaussée, c'est l'appartement du Coq 酉, n'est-ce pas ? Les caractères se ressemblent, ça aurait été facile à se rappeler, non ?

— Ah.

— Finalement, cet appartement n'a pas tout à fait la même disposition que les autres. La salle de bain est de ce côté-ci ?

Nishi, ses chaussures de sport à la main, se dirigea vers l'entrée tout en inspectant l'appartement, Tarô derrière elle.

— Pour la superficie, c'est la même, je crois.

L'appartement du Sanglier, situé dans le bout qui dépasse de l'immeuble en forme de guillemets japonais , était un peu plus long et étroit que les autres, mais pour ce qui était de la cuisine-salle à manger de six tatamis, chambre de huit tatamis, salle de bain et toilettes séparées, c'était la même chose partout.

— Ça donne l'impression d'être plus grand. Et la cuisine tournée de ce côté, ça a l'air plus pratique !

— C'est vrai.

— Enfin, peut-être.

Nishi, qui semblait plus tranquille maintenant qu'elle avait fourré son nez partout, remit ses chaussures de sport dans l'entrée.

— Euh... Pour vous remercier, vous ne voulez pas que je vous invite à dîner ce soir ?

L'*izakaya* où Nishi l'invita se trouvait un peu avant la gare voisine, après le passage à niveau. Cette gare n'étant desservie que par le train omnibus, Tarô n'était jamais venu jusque-là.

Nishi lui avait déclaré que les fritures étaient très bonnes. Elle passa la commande, à la fois poulet et poulpe, ça ne s'invente pas. Et avec ça, une chope de bière pression chacun.

A la regarder en face, Nishi, pâle comme si elle ne voyait jamais le soleil, était tout de même assez bien en chair. Aussi bien sa poitrine que son cou qui sortaient du tee-shirt avaient l'air massifs et durs.

Il lui demanda si elle avait fait du sport par hasard, et la réponse fut inattendue : du base-ball.

Enfin, à l'école primaire, c'était juste pour s'entraîner, pas de matchs, dit-elle. Elle vida sa chope avant même que les fritures arrivent, et en commanda immédiatement une autre au serveur.

Ensuite, d'un sac en tissu avec des dessins d'insectes imprimés, elle sortit un livre cartonné, genre album pour enfant.

— Cette maison, c'est celle-là, là-bas.

C'était un livre de photographies, mince comme un *ôban*¹, qui s'appelait *Jardin de printemps*. Avec quatre ou six photographies à chaque page. Presque toutes étaient en noir et blanc.

— C'est la même, vous voyez ?

Nishi ouvrit le livre à une page où l'on voyait la maison du dehors, et la montra à Tarô. C'était l'une des rares photographies en couleurs du livre, et effectivement, c'était bien cette maison-là, aux murs bleu clair, au toit de tuiles brun-rouge avec sa pique au sommet. La photo avait été prise du jardin, et pour la première fois Tarô découvrit le rez-de-chaussée côté

1. Unité monétaire en or de l'ancien temps (époque d'Edo) de grande taille : 165 g d'or en plaque mince ovale de près de 10 cm de diamètre.

jardin. Devant les baies vitrées, il y avait une large galerie extérieure.

— Oh ! fit Tarô, en se rapprochant pour la première fois.

— L'intérieur est aménagé à la japonaise.

Au rez-de-chaussée, plusieurs pièces à tatamis en enfilade. Sur la galerie, une femme riait bouche ouverte dans un fauteuil en rotin. Elle était jeune, les cheveux courts. Sur la photographie suivante, un homme maigre aux cheveux longs, en chemise blanche, était assis en tailleur devant une commode japonaise dans une pièce à tatamis. La commode traditionnelle était imposante, avec des ferrures noires décoratives comme il en avait déjà vu chez un antiquaire.

— Eh oui, c'est bien différent de l'impression qu'on en a de l'extérieur, n'est-ce pas ? Le *ranma* au-dessus de la cloison est peut-être indien, on voit un éléphant.

Il y avait un *ranma*, une décoration en bois ajouré, au-dessus du linteau de la première pièce en enfilade. La jeune femme aux cheveux courts était suspendue, agrippée au linteau. Et toujours elle riait à gorge déployée. On reconnaissait le vitrail aux deux libellules que Tarô voyait de chez lui. Effectivement c'était le palier à mi-étage, et l'homme maigre aux cheveux longs regardait à travers un de ces antiques appareils photo reflex à double objectif.

La pièce qui donnait sur le balcon à l'étage, et même celles des deux fenêtres verticales à l'occidentale,

étaient couvertes de tatamis. Sous les fenêtres était disposé un bureau écritoire. La jeune femme se tenait devant et regardait vers le spectateur, prête à lui jeter un coussin.

— Elle aurait été construite en 1964, l'année des Jeux olympiques de Tokyo. Elle rappelle le style des maisons que se faisaient construire les gens cultivés dans la deuxième moitié de l'époque Shôwa, avec comme une sorte de mauvais goût, n'est-ce pas, comme le désir d'en faire trop.

— En effet.

Les photos intérieures étaient en noir et blanc, mais la dizaine de celles qui présentaient le jardin étaient en couleurs. Le jardin vu de la galerie. Le lilas des Indes près de la clôture au fond à gauche, et à sa droite l'espèce de prunus, et le prunier encore plus à droite, exactement comme Tarô les avait vus l'autre jour, sauf un pin magnifique qui se dressait devant le prunier. En dessous, des pierres rondes alignées dessinant une rivière, et même une lanterne en pierre. En page centrale de l'album il y avait deux grandes vues générales du jardin selon la même composition. Sur la page de droite, la femme se trouvait dans le jardin, sur celle de gauche c'était l'homme maigre aux cheveux longs. C'était le printemps. Du prunier, moins branchu qu'aujourd'hui, pointaient des feuilles vertes et sensuelles, et sur l'arbre à sa gauche, encore petit, de nombreuses fleurs semblables à des fleurs de cerisier, bien que d'un rose plus soutenu, étaient écloses. Le lilas des Indes aussi était plus petit

que maintenant. Les feuilles commençaient à sortir, pour les fleurs on en était encore loin. La terre était parsemée de quelques fleurs blanches.

En dernière page, il y avait une seule photo couleur, à peu près au format *service size*, avec de larges marges blanches. C'était une vue de la salle de bain. Les murs, le sol montraient un dégradé en mosaïque allant du jaune au vert. On aurait dit une forêt, mais il y avait quelque chose d'une vague aussi.

Ni la jeune femme ni l'homme maigre n'étaient présents, la baignoire était vide. Par une petite fenêtre, la douce lumière du jour illuminait cet espace vert.

— Cette salle de bain, c'est magnifique, non ? C'est ma photo préférée, moi je trouve. Ces carrelages du jaune au vert.

Et Nishi lui raconta comment tout avait commencé.

C'était en rêvant devant les superbes résidences, assez nombreuses dans l'arrondissement de Setagaya, visibles sur le site de locations immobilières où elle se cherchait un appartement, qu'elle l'avait découverte.

A peine avait-elle reconnu les images des murs bleu clair et du carrelage jaune-vert de la salle de bain, qu'elle avait cherché sur Internet le livre de photographies où elle les avait déjà vues, et avait cliqué sur « Ajouter au panier » après avoir choisi un exemplaire légèrement plus cher que le prix en librairie mais indiqué « comme neuf ». Trois jours plus tard, l'album *Jardin de printemps* lui avait été livré. Les

couleurs n'étaient même pas fanées, comme si depuis vingt ans qu'il avait été publié il avait dormi dans un entrepôt, à part quelques égratignures sur la couverture. On aurait dit qu'il venait de paraître. *Jardin de printemps* est un livre de photographies sur la vie d'un couple qui habitait dans une maison, il y a vingt ans de cela. Le mari était âgé de trente-cinq ans, réalisateur de films publicitaires, la femme, vingt-sept ans, comédienne dans une petite troupe de théâtre.

Les photographies du livre étaient bien comme dans son souvenir. En les comparant, aucune erreur possible, la maison qui figurait sur le site de locations immobilières était bien la même, malgré quelques réparations. Elle avait enregistré toutes les photos du site sur son smartphone. Et maintenant, elle pouvait regarder quand elle le voulait les images de la maison et la disposition des pièces. Au rez-de-chaussée, l'entrée avec le vitrail, le living de vingt-cinq tatamis, la galerie extérieure, la cuisine en bois brut, la salle de bain, à l'étage deux chambres à l'occidentale de six tatamis et une chambre à la japonaise de huit tatamis, le balcon, le jardin avec le lilas des Indes, le prunier et le *malus halliana*.

Malheureusement, Nishi ne pouvait pas louer la maison. Quatre pièces cuisine, c'était trop grand pour une personne seule, de toute façon, et rien que le loyer était de trois cent mille yens mensuels. Mais juste derrière, elle avait trouvé un appartement dont les conditions lui convenaient, par chance, lui dit-elle. C'est toujours bien de vivre dans un endroit avec

un petit plaisir quotidien. Depuis qu'elle était petite, elle avait toujours pensé qu'elle était quelqu'un qui avait de la chance.

Si elle avait tant que ça envie d'y habiter, elle aurait pu au moins la visiter, et pourquoi pas la partager avec d'autres personnes ? demanda Tarô. Mais Nishi n'avait pas envie de vivre dans le même espace avec d'autres personnes qui bougeraient dans son dos, ça l'empêcherait de se sentir à l'aise, et puis elle était trop honnête pour déranger un agent immobilier en lui demandant de visiter une maison qu'elle n'avait aucune intention d'habiter de toute façon, comme elle dit. Elle ne voyait pas comment elle aurait pu payer trois cent mille yens par mois, d'ailleurs une fois elle avait visité un appartement qui dépassait un peu son budget et elle s'était fait engueuler par la proprio qui lui avait dit que ce n'était pas un appartement pour une femme comme elle, ha ha haaa.

Nishi avait visité cet appartement à l'étage du View Palace Saeki III, quinze minutes à pied de la gare, âge de la construction trente et un ans. Contrat de location limité à deux ans pour cause de projet de démolition, lui avait annoncé l'agence, mais elle avait répondu direct que ça n'avait aucune importance. Et voilà comment elle avait emménagé là début février.

Cela faisait vingt ans que Nishi vivait à Tokyo. Et c'était son quatrième déménagement.

Dans sa petite enfance, elle habitait dans l'une des grandes cités en bordure de la zone industrielle de la

façade Pacifique à Nagoya. Il y en avait deux, nord et sud, d'un côté les logements gérés par la municipalité, de l'autre les logements privés. Nishi, elle, habitait une des barres du milieu gérées par la mairie, au troisième, il y en avait douze en tout, de quatre étages chacune, avec ses parents et son petit frère. Par la fenêtre elle voyait la barre d'à côté, la même, quatre étages. Et quand elle allait chez des camarades de classe de l'école qui avait été construite en même temps que la cité, les pièces étaient à peu de chose près agencées de la même façon. Elle adorait les maisons avec un escalier ou un couloir comme on en voyait à la télé ou dans les mangas. Enfin non, peut-être qu'elle ne les *adorait* pas, mais en tout cas, ça l'intéressait. Quelle impression ça faisait d'habiter dans une maison avec un escalier ou un couloir ? Quels gens habitent dans ces maisons ? Pendant un moment, elle avait ramassé toutes les publicités des agences, et avec ses copines elles se montraient leurs cahiers où elles dessinaient la maison de leurs rêves, l'allure extérieure et le plan des pièces. Elle décidait où seraient sa chambre et celles de sa famille, elle imaginait leur conversation en fonction de ça, c'était une façon un peu sophistiquée de jouer à la maman.

Au lycée, elle avait déménagé à Shizuoka. Cette fois, il n'y avait que quatre barres, mais là aussi elle habitait au troisième sur quatre étages. Et les pièces étaient quasiment les mêmes, ils n'avaient même pas eu besoin de changer la disposition des meubles. Les environs se ressemblaient aussi. Il y avait des usines,

un centre de distribution logistique en bord de mer, un périphérique qui faisait le tour de la ville. Les énormes camions se croisaient sur la route poussiéreuse, et elle, elle roulait sur le bas-côté à vélo pour aller au lycée.

C'était pendant l'interclasse de midi, en dernière année de lycée, qu'elle avait découvert pour la première fois ce livre de photographies, *Jardin de printemps*. C'était l'une de ses amies qui l'avait apporté. Elle ne se rappelait pas exactement qui. Ce n'était pas encore la mode des livres de photos, mais un écrivain connu ou une actrice avaient dit qu'ils le trouvaient intéressant, des magazines culturels en avaient parlé, certains l'avaient trouvé bien. Alors ça devait être Kobayashi, qui jouait dans un groupe de rock, ou alors Nakamura, qui visait une école de beaux-arts, sans doute l'une de ces deux-là, en tout cas, ce qu'elle se rappelait, c'est qu'elles avaient réuni les tables individuelles pour manger leur boîte-repas, même qu'elle voyait encore la tomate-cerise du bentô de Takahashi rouler sur le livre, parce qu'elle avait toujours une tomate-cerise dans sa boîte-repas, celle-là.

Jardin de printemps était signé des deux noms, le mari Ushijima Tarô et la femme Umamura Kaiko, et les prises de vue étaient pour deux tiers d'Ushijima Tarô, réalisateur de films publicitaires, et pour un tiers d'Umamura Kaiko, comédienne dans une petite troupe de théâtre.

A l'époque, Ushijima Tarô avait réalisé plusieurs publicités qui avaient eu assez de succès, et on

tombait assez facilement sur des interviews de lui. Sa façon de filmer les actrices comme si elles étaient en images de synthèse, de déployer un univers à l'identité transculturelle d'une extrême élaboration dans des spots publicitaires qui ressemblaient à de petits films télé était une nouveauté, mais si son style avait été souvent copié, Nishi, elle, ne l'aimait pas particulièrement.

Or, avec *Jardin de printemps*, Ushijima Tarô et Umamura Kaiko s'étaient photographiés mutuellement d'une manière totalement différente de ses films publicitaires, dans un style très simple, spontané. Nishi trouvait que *Jardin de printemps* était un excellent livre de photos. Elle aimait beaucoup l'expression naïve d'Umamura Kaiko, ses poses étonnantes, quand elle faisait l'arbre droit ou la roue, c'était intéressant. Sur certaines photos on la voyait même se brosser les dents dans le jardin ou piquer un somme sous la table basse recouverte d'une couverture piquée.

Nishi avait regardé en détail la maison où ils vivaient tous les deux. Quelle différence avec les appartements préformatés où elle avait toujours vécu ! Les vitraux vraisemblablement fabriqués sur commande, le *ranma*. La rampe d'escalier sculptée. Les fenêtres qui s'ouvraient verticalement à l'occidentale, la galerie, le jardin, elle connaissait tout cela par la télé ou les mangas, mais dans sa vie réelle à elle, c'était l'inconnu. Et plus que tout le reste, elle aimait cette salle de bain entièrement recouverte de

son étrange décor en mosaïque jaune-vert. Cela lui rappelait cet appartement conçu par Gaudi. Peut-être pas d'un goût exquis, mais il lui suffisait de penser que la personne qui l'avait désirée, la personne qui l'avait faite et les gens qui y prenaient tous les jours leur bain existaient pour de vrai pour avoir le sourire.

C'est en regardant ce livre de photos que pour la première fois elle avait pensé qu'une famille, que l'amour, c'était peut-être pas mal. Ushijima Tarô et Umamura Kaiko, sur ces photos, avaient l'air de baigner dans une telle plénitude, ça a l'air amusant de vivre avec la personne qu'on aime, et ça, jamais elle ne l'avait pensé aussi fort. Six mois plus tard, Nishi était montée à Tokyo pour entrer à l'université et elle s'était inscrite au club photo de la fac, sur l'invitation de sa voisine de table le jour du concours d'admission. Sur l'étagère du club aussi, il y avait *Jardin de printemps*, elle l'avait souvent regardé. Elle ne l'avait pas acheté parce qu'elle dépensait déjà beaucoup en appareils photo et en pellicules, et puis il lui suffisait d'aller au club pour le feuilleter. Après son diplôme, quand elle n'avait plus eu la chambre noire du club à sa disposition, elle avait quasiment arrêté de prendre des photos. Parce que les plus beaux souvenirs qu'elle se rappelait de sa vie, c'était l'instant où l'image apparaît sur le papier photo dans le bain du révélateur au labo, alors si elle ne pouvait plus goûter à ça, pour elle, la photographie n'avait plus vraiment de goût.

En arrivant à Tokyo pour ses études, elle avait d'abord habité en banlieue dans un vieux logement en bois. Le bâtiment était construit sur le terrain des propriétaires. De sa fenêtre à l'étage, elle voyait super bien les arbres dans le grand jardin. Un pommier *malus halliana* faisait des fleurs, un zelkova faisait des bourgeons, les hortensias se flétrissaient et le lilas des Indes fleurissait pendant trois mois, l'osmanthe embaumait, les feuilles d'automne tombaient, puis au plus froid de février, quand on cherchait d'où venait ce parfum, on voyait un prunier rouge en fleur, et les grandes fleurs du magnolia s'ouvraient. Les plus beaux, c'étaient le pommier *malus halliana* et le magnolia.

Avant, elle croyait que les arbres, c'était juste au bord des routes, dans les parcs et dans les montagnes à l'horizon, alors de voir que les saisons existaient aussi dans une maison, ça l'avait étonnée. Surtout que ce jardin, on ne le voyait pas de la rue, il n'y avait que les propriétaires et les locataires qui profitaient des saisons. La vie, ce n'était pas juste vieillir, c'était aussi grandir, fleurir, et si l'hiver les branches se dessèchent, ensuite les bourgeons repartent. Elle n'avait jamais eu d'animal, alors ça l'avait surprise de s'apercevoir que, dans son espace de vie, d'autres êtres vivaient indépendamment de sa volonté à elle.

Malheureusement, cette maison avait brûlé dans un incendie, après qu'elle avait déménagé. Par chance, il n'y avait pas eu de blessé. La maison des propriétaires ressemblait assez à celle du propriétaire

du View Palace Saeki III. Si elle habitait aujourd'hui ici, pour elle, ce n'était pas un hasard.

Jardin de printemps, que l'on ne trouvait plus nulle part en librairie, portait leurs deux noms, Ushijima Tarô et Umamura Kaiko, mais aucun nom n'était mentionné pour la prise de vue de chacune des photos. C'était le seul livre qu'ils avaient fait ensemble. Ils avaient divorcé deux ans après sa sortie. Ushijima Tarô était devenu artiste et était parti habiter à Berlin (il avait parlé de son divorce dans une interview à l'époque). Pas très souvent mais de temps à autre on voyait encore apparaître son nom dans des annonces d'événements artistiques au Japon. Umamura Kaiko avait arrêté de jouer, apparemment. Elle n'était qu'une actrice de troisième plan dans la petite troupe de théâtre à laquelle elle appartenait, on la voyait parfois dans un petit rôle dans des films, et puis on n'avait plus entendu parler d'elle.

Elle avait beau écarquiller les yeux, elle ne voyait aucune différence entre la maison du livre et cette maison-là. Juste, le grand salon exposé plein sud avait maintenant du parquet, alors que dans le livre, on voyait le soleil taper fortement sur les tatamis, et au milieu, Umamura Kaiko faire l'arbre droit. Les jambes bien tendues jusqu'au bout des orteils et sans s'aider du mur. Elle était vraiment douée en sport, Umamura Kaiko, sur scène elle faisait le saut périlleux arrière, c'était un ami de la fac amateur de théâtre qui le lui avait dit.

Une grande cage à oiseau était suspendue dans la galerie, on ne voyait pas très bien à cause du contre-jour et la photo était un peu floue, mais c'était sans doute un perroquet ou une perruche. Qui avait récupéré l'oiseau au divorce ? Umamura Kaiko, à tous les coups, pensait Nishi. Et c'était aussi elle qui lui avait donné son nom, elle l'aurait parié. Elle avait lu un article sur Internet qui disait que le perroquet de Winston Churchill était toujours vivant, alors peut-être bien qu'Umamura Kaiko vit toujours quelque part avec son perroquet, si ça se trouve.

Début février, quand Nishi avait emménagé, les feuilles des arbres de la maison du propriétaire étaient presque toutes tombées. Mais même dans ce froid, les oiseaux venaient nombreux. Des bulbuls à oreillons bruns, des tourterelles orientales, des moineaux, des mésanges à tête noire, des pies-bleues à calotte noire... Elle avait vérifié chaque oiseau et leur cri sur l'encyclopédie des oiseaux qu'elle avait chargée sur son dictionnaire électronique. On dit que le cri des bulbuls à oreillons bruns fait « p'tite canaille ! », mais en fait ils n'existent qu'au Japon et un peu autour, dans le reste du monde c'est un oiseau rare, c'est ce qu'elle avait lu dans un livre sur les oiseaux sauvages.

Si elle sortait sur le balcon de l'appartement du Dragon, c'était pour dessiner sur son carnet de croquis les plantes de la maison du propriétaire qui changeaient avec les saisons, ou les chats qui se promenaient sur le mur de parpaings, le toit, les fenêtres, les papillons, tout ça.

C'était son métier de dessiner des mangas ou des illustrations. Après son diplôme à l'université, elle avait travaillé pour une agence de publicité, mais déjà à ce moment-là elle commençait à s'essayer à l'illustration, et il y a cinq ans, son manga avait été publié dans un magazine et elle avait profité de l'occasion pour quitter son emploi. Son principal travail, à l'heure actuelle, c'était de mettre en bande dessinée des anecdotes envoyées par les internautes pour un site de recherche d'emploi et un autre d'un magazine culinaire, et aussi de faire des illustrations à la demande pour des magazines ou des prospectus publicitaires. Elle mettait à jour plus ou moins régulièrement son propre site de petites histoires très courtes basées sur des citations des classiques chinois ou des contes chinois anciens.

En mars, lors d'une rencontre avec un chargé d'édition qui lui proposait de les publier sous forme de recueil, celui-ci lui avait expliqué qu'il avait monté un projet de livre de photos, mais son projet s'était tout de suite fait casser parce que les livres de photos, à l'heure actuelle, ça ne se vend pas. Alors elle lui avait parlé de *Jardin de printemps*. Mais l'éditeur en question avait à peine dépassé la mi-vingtaine, alors évidemment ni *Jardin de printemps*, ni Ushijima Tarô, ni Umamura Kaiko ne lui disaient rien et il n'avait pas montré un enthousiasme débordant. Or, quelques jours plus tard, cet éditeur, qui avait des problèmes de communication avec sa chef, s'était soudain souvenu qu'à l'origine sa chef était en charge

des collections de théâtre et beaux-arts et il lui avait demandé si par hasard elle ne connaîtrait pas Ushijima Tarô ou Umamura Kaiko. Et voilà que la chef, à l'époque où elle s'occupait d'un magazine généraliste, avait fait plusieurs interviews d'Umamura Kaiko. Elle lui avait raconté avec nostalgie qu'elle avait été à la soirée de clôture de la troupe et que c'est ainsi qu'Umamura Kaiko lui avait confié des textes illustrés qu'elle avait écrits après son divorce avec Ushijima Tarô. Synchronicité ! s'était écrié l'éditeur complètement excité, et il lui avait laissé entendre qu'en gros, Nishi était une immense fan d'Umamura Kaiko. La chef avait pensé que son subordonné n'utilisait peut-être pas le mot synchronicité à bon escient, mais qu'au moins, alors qu'il était entré dans la société en milieu d'année de façon pas très orthodoxe et qu'elle désespérait de trouver un bout par lequel le prendre, il l'avait pour une fois écoutée apparemment avec intérêt, ce qui était déjà bien, et désireuse de ne pas laisser filer cette chance, elle avait fouillé chez elle pour retrouver les textes illustrés d'Umamura Kaiko. C'est ce qu'avait reçu Nishi quelques jours plus tard, dans une enveloppe à bulles.

Ce n'était pas vraiment un recueil de textes, plutôt une sorte de journal mural, imprimé sur des feuilles A4 pliées en deux et agrafées. Dix-huit pages au total, non, pas imprimées, des photocopies couleurs. De petites vignettes aux crayons de couleur de la taille d'un timbre-poste parsemaient le texte un peu au hasard. Le vitrail avec les libellules, le fauteuil

en rotin, la galerie, de la vaisselle. Manifestement, des parties de la fameuse maison, ou des objets qu'ils avaient dû utiliser là-bas. Des dessins à main levée, mais les contours et les formes correctement sentis. Et entre les images, des mots tracés d'une petite écriture. *Qu'est-ce qu'on se pèle dans une maison en bois ! Une chenille sur la galerie. Et moi, les insectes, j'aime pas. Pourquoi des libellules ? Les insectes, moi, j'aime pas. Les bordures des tatamis n'ont pas le même motif au rez-de-chaussée et au premier. Quand je vois des motifs que je ne comprends pas, ça me ramène à des souvenirs de quand j'étais petite. J'aime bien les fenêtres. Le verre est un peu gondolé, l'espace dehors a l'air gondolé. La lumière est tordue. La vitesse de la lumière est modifiée. J'ai sommeil. Un gobelet à thé s'est cassé. Ça me rendait tellement triste de devoir le jeter que je l'ai gardé.* Des choses qu'on se dit quand on parle tout seul, des mots jetés à l'aventure, pas une seule fois Ushijima Tarô n'apparaissait, rien non plus, par exemple, sur les spectacles auxquels elle participait, ni sur leurs amis, uniquement des bribes de cette maison, des associations d'idées.

Les dessins sont très bien, avait tout de suite senti Nishi. Les textes n'avaient rien de particulièrement intéressant, mais c'étaient incontestablement des choses que l'Umamura Kaiko du livre de photos aurait pu dire. Si on dessinait des bulles sur les photos du livre, on pourrait les mettre dans ces bulles, ça tombait impeccable. Elle en avait fait des photocopies, elle avait découpé les phrases, les avait posées sur les photos.